

Pour l'après-guerre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 35

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214123>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

M. Henri Federer, Zurich :

« Empester son entourage en fumant me semble être un fléau de l'humanité, mais un fléau qui disparaîtra comme ont disparu la peste, les bûchers des sorciers, comme disparaîtront bien un jour la guerre et le militaire. »

Dr Otto von Greyerz, Berne :

« Si je disais que fumer est un vice, je serais un ingrat. De combien de jouissances ne suis-je pas redevable à cet art. Car c'est un art. Mais il demande à être pratiqué de la bonne façon, qui consiste, selon moi, à ne pas gaspiller son temps en ne songeant à rien, mais à choisir le moment où l'esprit et le corps sont également disposés à retirer du tabac le plus de profit possible. »

M. Hermann Hesse, Berne :

« Fumer est un des plus beaux vices auxquels je m'adonne. Qu'il soit préférable de n'en rien faire, j'y souscris sans peine, comme je souscris à toutes les belles maximes. Mais, d'autre part, ne faut-il pas laisser l'homme se consoler comme il peut des duretés de la vie ? »

M. Joseph Reinhart, Soleure :

« A quoi sert de fumer ?... Est-ce à cela que mon père doit d'avoir dépassé les quatre-vingts ? Je ne sais ; mais à son exemple j'éloigne les papillons noirs au moyen de ma pipe et je salue aussi de mes bouffées l'oiseau bleu des belles heures. »

Dr Otto Schullhess, Berne :

« Un bon cigare, c'est la consolation du célibataire. »

Dr H. Meyer von Knonau, Zurich :

« Je n'ai jamais fumé. Je ne saurais au reste rapprocher aux fumeurs leur habitude. Mais j'exècre l'odeur douceâtre de la cigarette. »

Dr W. Orschli, Zurich :

« Je me passerais difficilement du cigare du dessert. C'est pour moi un tendre ami. Il me reconforte sans me sermonner. Avec lui, je franchis aisément les écueils de l'existence et ne m'irrite jamais, sauf quand il n'est pas bien enroulé et qu'il brûle mal. »

M. J.-H. Graf, Berne :

« Un cigare après le premier déjeuner est la plus agréable jouissance et le meilleur des stimulants. »

Dr G. Tobler, Berne :

« J'ai fumé ferme pendant bien des années. Pour quoi, je ne saurais le dire. Aujourd'hui, je ne fume plus et suis bien aise de voir libérée pour moi cette brûlante question du jour. »

(A suivre).

Le charretier de Jupiter. — Un charretier du Jorat avait un cheval vieux et maigre, dont l'allure était naturellement des plus lentes. Il rencontre un de ses amis qui, par raillerie, lui dit :

— Te va, prô su, tzerreilli lès tounèro ?

— Justameint y compto sur tè po porta quiuva ai z'einludzo !

(Traduction) : — Tu vas pour sûr, charrier les tonnerres !

— Justement je compte sur toi, pour porter la queue aux éclairs.)

LE Z'EINFANT D'ORA

L'âi a dâi dzein que preteindant que lè bouèbo d'ora sant pe croûto que cliiau de noutron teimps et que cè vint qu'on lau fâ trau recordâ la jographie et lè guierre dau vilhie teimps. Cein sè pao bin. Quand lè qu'on vâi dâi corps que savant lot, quasu dèvant d'être fé, que cougnâssant ti lè canton dau paï, du Penâ tant qu'à Dzenèva, et pu la Chine, l'Arabie (la Pétrâie et la Depétrâie), sein comptâ lè z'étâle, quemet voliâi-vo que ne sèyant pas rebriquâre. Mâ se vo n'ite pas conteint de leu, ne failâi pas lau z'apprendre que tot cein que à no on no z'a apprâ l'étâi rein que dâi meinte et dâi dzanlye. On no desâi que Guyaume-Tè l'étâi on crâno teryau, que l'avâi étâ lo râi à sè pas guiéro de tir fédérât. Ora quand l'è qu'on ein dèvese à noutrè valet, ie repondant :

— Pouh ! Guyaume-Tè n'a jamé vityu ! Et de Winkelriède, clii que l'a fé clii crâno bateau à

vapeu que l'a étâ grand teimps su lo lé et qu'on lâi a prâi lo fond po lo betâ pè Berna dein onna carrâie qu'on lâi dit lo Fonds Winkelriède, eh bin ! sède-vo cein que lè mousse dian :

— Winkelriède ! n'a jamé vityu !

Craset, va. Mîmameint de Josué, que l'étâi lo premî gâpion dau mondo du que l'avâi mîmameint arretâ lo sèlau, eh va ! lo sèlau ! ie diant assebin que n'a jamé vityu. Binstout quand lè qu'on lau dèvesera de lau père, on vâo lè z'ouère que vant dere :

— Lo cougnaisso pas. Ein é-io z'u ion ?

Ao bin ie derant :

— Ah ! mon père, è-te pas clii que l'a dèmorâ grand teimps avoué no ?

Ao bin, ie repondant quemet clii petit boufbo qu'on monsu lâi desâi :

— Dis-mè vâi, mon petit, è-te bin liein d'ice à Verdzasset ?

— Cein dèpeind, monsu ?

— Quemet t'appelle-to ?

— Quemet mon père, monsu ?

— Et ton père ?

— Quemet mè.

— Et ti lè dou ?

— Ion quemet l'autro.

— Quin âdzo a-to ?

— On an dè pllie que sti an passâ.

— Et ton frère ?

— N'è pas asse vilhie que mon père.

— Diéro ite-vo tsi-vo ?

— Atant que d'ècouellette.

— Et diéro âi-vo d'ècouellette ?

— On a tsacon la sinna.

Et a-te que lè z'einfant d'ora. Ie san quemet on lè za fé.

MARC A LOUIS.

POUR L'APRÈS-GUERRE

Un ami du *Conteur* a l'obligeance de nous adresser un numéro de *L'Ami de Morges*, datant de 1881 et dans lequel se trouve le morceau suivant. Si les vers n'en sont pas impeccables, qu'on le leur pardonne en raison du fond, qui, espérons-le, provoquera de salutaires réflexions chez les jeunes, réfractaires au mariage. Sans doute, le temps actuel n'est pas très propice aux enrôlements sous la bannière de l'hyménée ; la vie est trop chère. Soit, mais après la guerre. Il est permis maintenant de songer à ce moment si désiré ; il approche.

Voici donc les vers en question :

Le vieux célibataire.

A chacun son avis dans ce monde où nous sommes !
A l'appui du proverbe on n'a qu'à consulter.
Sur tel ou tel sujet deux femmes ou deux hommes,
Prenons l'hymen : L'un dit : comme il sait m'enchan-
L'autre répond : A moi jamais il ne sut plaire. [ter.
Un autre encor s'en moque et n'en veut point goûter.
Lecteurs, écoutez donc ce que peut vous conter

Un pauvre vieux célibataire !

Hélas ! quel est mon triste sort ?
Chacun me fuit ou m'abandonne.
Je ne suis aimé de personne.
Errant, sans appui, sans support,
Dans ma demeure solitaire
L'ennui me presse à chaque instant
Et je répète en sanglotant :
Plaignez le vieux célibataire !

Seul, toujours seul à mon foyer,
Où le silence me torture,
Combien je sens que ma nature
Aurait besoin de s'égarer !
En vain, j'attends, en vain j'espère,
Nul ne vient combler mes desirs
Et nul ne comprend mes soupirs :
Plaignez le vieux célibataire !

Rien ne me plait, mais tout m'aigrit.
Et si parfois je fais un songe,
C'est encore le mal qui me ronge
Qui se présente à mon esprit ;
Mes habits prouvent ma misère :

Les lambeaux, la boue et les trous
S'y sont donné le rendez-vous !...
Plaignez le vieux célibataire !

Mes regrets et ma sombre humeur
Font plaisir à la jeune fille ;
Et quand je tire mon aiguille
Elle se rit de ma lenteur...
« Ce nigaud ne sut jamais plaire, »
Murmure-t-elle, et sur ma foi,
Garçons et filles, comme moi,
Plaignez le vieux célibataire !

Obscur et sans postérité,
Bientôt mon nom va disparaître,
J'aurais mieux fait de ne pas naître,
Mais on ne m'a pas consulté...
Si je savais au moins me taire
Et de mon sort me contenter,
Mais je commence à radoter...
Plaignez le vieux célibataire !

Enfin, je le répète à tous,
Tous ceux que mon sort intéresse :
Durant le temps de la jeunesse,
Mariez-vous, mariez-vous !
Et sur ma pierre tumulaire,
Pour un exemple aux jeunes gens.
Qu'on grave ces mots indulgents :
« Plaignez le vieux célibataire ! »

Lo télégraphe et lè vatzè. — L'étâi contre la Saint-Denys, quand lè vatzè dècheindant.

Dou bravo Fribordzeis s'ein allavan bin tranquillameint sur la route dè Bulle à Fribo avoué on tropi. Io vatequie dué senaillire que se mettân à se turtâ et que vant s'einbommâ contre on potau dè télégraphe.

Ion dei Fribordzeis séparé lè bitès a force d'« te raudjâi », vo sèdè. Mâ lo bon de l'affère l'è que sacrementé contre lo télégraphe :

— Diantre sâi fé de stu trein ! Dis vâi ora, se n'est pas on affèrè de la mètzance, on invention dâo diabllo qué stu télégraphe ! Qu'ant-tè faute de savâi à Paris que mé bitè sè sant turtâie inquie ?

Le creyâi tot bounameint que lè z'einbommâie s'ein allâvan assebin su lo fi élétrique.

A LONG DI FUE

(RONDEAU)

Patois ajoulot.

Un de nos abonnés du Jura bernois a l'amabilité de nous adresser — accompagné d'une traduction — le morceau suivant, en patois ajoulot. N'est-ce pas le devoir du *Conteur* de recueillir toutes les fois que l'occasion lui en est offerte, les échantillons de nos divers patois romands.

Y sens sietaie à long di fue,
Musaint, ai moitie endremi,
Les auyes cios, le coue antmi,
Vès l'hât-êre envâju d'éplues.

L'échprit évoule emmé les nues
Y ne me vois que des aimis :
Y sens sietaie à long di fue,
Musaint, ai moitie endremi.

Pus de sené, lai réjon mue,
Pai niun y ne sens pus biômi,
Le monde ât bê pus d'ennemis,
Les dgens sont bons, ran ne m'ennue :
Y sens sietaie à long di fue.

JULES SURDEZ,

Instituteur, Les Bois (Jura bernois)

Traduction.

Je suis assis à côté du feu. — Songeant, à demi endormi. — Les yeux clos, le corps engourdi. — Près du haut âtre entouré d'étincelles. — L'esprit envolé dans les nuages. — Je ne me connais plus que des amis. — Je suis assis à côté du feu. — Songeant, à demi-endormi. — Plus de sens, la raison meurt. — Je ne suis plus critiqué de personne. — Le monde est beau, plus d'ennemis. — Les gens sont bons, rien ne m'ennuie. — Je suis assis à côté du feu.